

# Les armées européennes de Jean-Baptiste Bernadotte (1805-1814)

Antoine Desdoit, Jean-Marc Olivier

▶ **To cite this version:**

Antoine Desdoit, Jean-Marc Olivier. Les armées européennes de Jean-Baptiste Bernadotte (1805-1814). Les Européens dans les guerres napoléoniennes, Privat, pp.286, 2012, 978-2708905375. hal-00963843

**HAL Id: hal-00963843**
**https://hal.science/hal-00963843**

Submitted on 22 Mar 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Les armées européennes de Jean-Baptiste Bernadotte (1805-1814)

Antoine DESDOIT, université de Toulouse, Framespa
Jean-Marc OLIVIER, université de Toulouse, Framespa

Jean-Baptiste Bernadotte est né à Pau en 1763 dans une famille modeste appartenant aux strates inférieures de la bourgeoisie locale[1]. En 1780, orphelin de père, il s'engage dans l'armée royale à seulement 17 ans. Durant la période révolutionnaire et grâce à la loi sur l'avancement, le jeune soldat gravit progressivement tous les échelons de l'armée et devient général de division en 1794[2]. L'avènement de l'empire en 1804 marque un tournant dans la vie du Gascon. Son action militaire s'inscrit désormais dans un cadre européen, il est notamment en poste en Allemagne où il entretient des relations cordiales avec les peuples allemands et nordiques dont il respecte l'identité.

D'un point de vu strictement militaire, Bernadotte se voit régulièrement confié à partir de 1805, de nombreux contingents étrangers. L'apparition massive de ces soldats alliés au sein de la Grande Armée, est un phénomène qui devient très important à partir de 1805, date à laquelle les conflits entre dans une phase de guerre de masse. La part des contingents alliés ne cesse alors d'augmenter dans les armées françaises, passant de 15 % en 1805 à plus de 47 % en 1812[3]. Ainsi, de 1805 à 1809, Jean-Baptiste Bernadotte eut sous son commandement direct ou indirect plusieurs milliers de soldats provenant pour la plupart des états allemands, de Pologne, de Hollande et d'Espagne. D'une manière générale, le maréchal Bernadotte n'approuve pas ces commandements qu'il juge difficiles, cette appréhension se confirme avec les multiples problèmes de commandement qu'il rencontre : rythme de progression insuffisant lors des marches, qualité médiocre de la logistique, de la communication et de la motivation de ces troupes.

[1] Christian Desplat, « Le monde de la basoche, milieu d'origine d'un cadet de Gascogne : Bernadotte », *Revue d'histoire nordique*, n° 5, 2ème semestre 2007, p. 15-36.
[2] Torvald Höjer, *Bernadotte maréchal de France*, Paris, Plon, 1943, p. 30-34.
[3] Jean-François Brun, « Unités étrangères dans les armées napoléoniennes : un élément de la stratégie globale du grand Empire », *Revue historique des armées*, n° 255, 2009, p. 5.

Observons maintenant quelles sont les particularités de ces troupes européennes commandées par Bernadotte, puis les résultats qu'elles obtiennent et dans quel état d'esprit.

## Spécificité des troupes européennes de Bernadotte : alliés idéologiques et alliés par contraintes

Les troupes européennes commandées par Bernadotte jusqu'en 1809 sont issues d'états alliés à la France et ce depuis la période révolutionnaire. Certains alliés se réclament des principes de 1789 et revendiquent les idéaux révolutionnaires comme le « Droit des peuples à disposer d'eux-mêmes », ce droit est revendiqué notamment par la Bavière, la Saxe ou la Pologne[4]. Comme la France, qui a combattu la monarchie et son organisation sociale, la Hollande veut s'émanciper de l'influence anglaise, la Bavière connaît la même situation avec l'Autriche, et la Pologne souhaite retrouver son État, dépecé par ses grands voisins à la fin du XVIII$^{e}$ siècle.

Seule l'Espagne fait figure d'exception. En effet, les événements de la Révolution française y ont été accueillis avec beaucoup d'hostilité par la population. La mort de Louis XVI en 1793 précipite la déclaration de guerre à la France. La défaite de l'Espagne face aux armées révolutionnaires en 1795, est suivie par deux traités très importants, celui de Bâle du 22 juillet 1795 et celui de Saint-Ildefonse du 18 août 1796[5]. Ce dernier traité stipule que la France et l'Espagne s'engagent à défendre l'autre en cas de guerre. Le traité de Saint-Ildefonse favorise surtout la France alors engagée sur plusieurs fronts en Europe, l'Espagne devient son alliée par contrainte. Mais lorsque Napoléon veut user de ce traité en 1806, l'Espagne met tout en œuvre pour ralentir la mise à disposition de ses troupes.

Les soldats alliés ont également leur point de vue sur la France et l'Empire. Certains officiers, comme les deux généraux polonais Dombrowski et Poniatowski (que Bernadotte eut sous son commandement), ont une vision très positive de la France pour laquelle ils combattent depuis 1797[6]. D'une manière générale, les soldats Polonais restent très fidèles à la personne de

[4] Jean Tulard, *Le Grand Empire, 1804-1815*, Paris, Albin Michel, 2009.
[5] Simon Godchot, *En Danemark, les espagnols du marquis de la Romana, 1807-1808*, Paris, Auguste Picard, 1924, p. 119-120.
[6] Alain Pigeard, *Les troupes polonaises de la Révolution à l'Empire*, Tradition magazine, hors série n° 8, 1999, p. 6.

Napoléon en qui ils voient le seule homme capable de rétablir un État polonais[7]. Cet espoir polonais de renaissance motive la présence de nombreux volontaires de ce pays dans la Grande Armée, ils se sont engagés personnellement auprès de l'empereur des Français et galvanisent régulièrement les recrues étrangères au cœur du combat. Les Allemands, bien que mal préparés, sont également attachés à la discipline française et restent fidèles au maréchal Bernadotte[8].

*A contrario*, les Espagnols, commandés par Bernadotte alors gouverneur des villes hanséatiques en 1807-1808, ont un regard très critique sur la France et Napoléon, ils ne comprennent pas pourquoi ils sont obligés de se battre pour un souverain étranger. Aussi, les soldats espagnols voient le soldat français comme une bête sanguinaire qui sème la terreur au quatre coins de l'Europe. Alors que les troupes espagnoles sont sous le commandement de Bernadotte en 1807 et 1808, les tensions entre soldats espagnols et français sont très importantes. Après la chute du roi d'Espagne Ferdinand VII, chassé de son trône par Napoléon, les Espagnols postés dans la Hanse sont alertés par des espions anglais et se révoltent contre les Français devenus leurs ennemis[9]. Cette insurrection des Espagnols est l'un des épisodes les plus traumatisant de la carrière militaire de Bernadotte qui ne sut pas gérer le conflit. Apportons maintenant un regard plus direct sur la vie militaire de ces troupes au sein même des armées du maréchal Bernadotte.

## De l'encadrement au choc de la bataille

D'une manière générale, les soldats français ne semblent pas manifester de rancœur vis-à-vis de ces troupes, la fraternité entre les hommes dépassant les frontières. Les Français considèrent cependant ces alliés comme des troupes subalternes, le soldat napoléonien s'imagine en effet comme le meilleur soldat d'Europe, sans aucun égal[10]. De cette trop forte confiance peut naître des rivalités comme ce fut le cas en 1805 entre le corps d'officiers

[7] Voire notamment, « *Joseph prince de Poniatowski, lettre à Napoléon, 5 janvier 1807* », dans Andrzey Nieuvazny et Christophe Laforet, *De tout temps amis, cinq siècles de relations franco-polonaises*, Paris, Nouveau monde éditions, 2004, p. 175.
[8] Thomas Hippler, « Les soldats allemands dans l'armée napoléonienne d'après leurs autobiographies : micro-républicanisme et décivilisation », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 348, Avril/Juin 2007, p. 117.
[9] Alexander Fraser, *A narrative, a secret mission to the Danish Isles in 1808*, Edimburg, Longman, 1863, p. 91-92.
[10] Jean-Claude Damamme, *Les soldats de la Grande Armée*, Paris, Perrin, 2008, p. 58.

français de Bernadotte et le corps d'officiers bavarois, le second ne voulant pas être dirigé par le premier[11]. Malgré cette forte confiance en soit, les soldats français ont une certaine estime de leur partenaires de guerres : l'Allemand est réputé pour être un soldat courageux, l'Espagnol lui est très sérieux avec de beaux uniformes[12]. Pour les soldats étrangers, l'armée française est un exemple de discipline et de prestance, mais ce qui marque le plus ces alliés, c'est l'égalité qui règne au sein des rangs et surtout la promotion au mérite militaire. Notons par exemple que lorsque Bernadotte prend le commandement des forces espagnoles destinées à protéger les villes de la Hanse en 1807, les soldats espagnols sont stupéfaits d'apprendre que le maréchal qui les commande a débuté comme simple soldat[13].

La présence de ces troupes disparates pose également quelques problèmes de communication. Si le français demeure à cette époque la langue des élites, il en va autrement dans les milieux populaires. Ainsi, le soldat français lancé sur les routes et les champs de bataille un peu partout en Europe devient muet et ne peut échanger avec ses compagnons espagnols, allemands ou hollandais. Le corps des officiers souffre également de cette lacune. Très rares sont les officiers français capables de s'exprimer dans une ou plusieurs langues étrangères, citons le maréchal Ney qui parle couramment allemand et le colonel Lejeune qui pratique cinq langues dont l'allemand, l'espagnol et l'anglais. Bernadotte ne parle pas allemand, ce qui complique le commandement de ses corps Bavarois et Saxons entre 1805 et 1809. Le maréchal arrive cependant à se faire comprendre avec les Espagnols, lorsqu'il est gouverneur des villes hanséatiques, en s'exprimant en gascon. Ce problème lié aux langues n'échappe pas à Napoléon, ainsi, dés 1805, il ouvre les états-majors à des officiers appartenant à des troupes alliées. Lors de la campagne de 1805, Bernadotte peut compter sur deux interprètes dans son état-major, le capitaine Darinski et le lieutenant Pomorowski, tous deux sont polonais, une nation réputée pour ses excellents polyglottes[14].

Les problèmes liés à la communication ne sont pas les seules difficultés que doit affronter Bernadotte, la présence de soldats alliés dans les rangs pose aussi la question de la compatibilité entre une armée française très expérimentée et des contingents de soldats qui n'ont pas une habitude assidue de la guerre. Or, 1805 marque un tournant dans l'organisation

[11] Dunbar Plunket Barton, *Bernadotte, 1763-1844*, Paris, Payot, 1983, p. 181.
[12] Jean-Claude Damamme, *Les soldats de la Grande Armée*, Paris, Perrin, 2008, p. 58.
[13] Dunbar Plunket Barton, *Bernadotte*…, ouv. cité, p. 215
[14] Service historique de la défense, série C « Empire », C2 604, « Premier corps commandé par le maréchal Bernadotte, quartier général à Wurtzbourg le 8 vendémiaire an 14 (30 septembre 1805) ».

militaire de l'armée napoléonienne. Les guerres mobilisant toujours plus d'hommes et de matériel contraignent Napoléon à réclamer auprès de ses alliés un effort important. Lors de la campagne de 1805, l'armée française voit arriver en son sein plusieurs contingents étrangers dont la plupart n'ont pas une grande expérience des batailles. L'inexpérience est d'ailleurs le reproche le plus régulier de Bernadotte envers les troupes alliées[15]. Les longues marches et les difficultés de la vie quotienne constituent une première série d'épreuves pour ces néophytes et parmi les troupes étrangères que commande Bernadotte entre 1805 et 1809, seules les armées hollandaises et polonaises ont une expérience notable du combat. Les reproches, en réalité, s'adressent avant tout aux troupes allemandes, bavaroises et saxonnes, ainsi qu'à l'armée espagnole qui a été peu active depuis 1795. Notons cependant que le maréchal attribue facilement à ses contingents alliés les retards ou la mauvaise exécution des ordres.

À cela s'ajoutent les problèmes liés à la logistique, l'armement des armées des états allemands et espagnol étant en grande majorité d'origine française et anglaise. Cet arsenal n'est pas de mauvaise qualité mais il apparaît un peu désuet et disparate face à l'armement français qui, depuis les guerres révolutionnaires, a profondément évolué dans son efficacité et sa standardisation, notamment les canons, les fusils et même la poudre. Tous ces éléments contribuent à rendre Bernadotte très réticent au commandement de troupes étrangères. Sur les nombreux contingents commandés entre 1805 et 1809, aucun n'est épargné par des problèmes liés à l'organisation ou à la discipline. En 1805, les soldats bavarois se battent bien et leur connaissance du terrain en Allemagne est précieuse, cependant, leur logistique n'est pas au point, les armées souffrent durant les longues marches et les officiers bavarois sont régulièrement en conflit avec les Français. Au point que peu de temps avant la campagne de 1806 en Prusse, Bernadotte supplie Napoléon de lui retirer un nouveau contingent de Bavarois qui lui est promis, ce que l'Empereur accepte[16].

En 1807, Bernadotte alors gouverneur des villes hanséatiques, commande une armée internationale composée d'Hollandais et d'Espagnols. Une mutinerie au sein des armées espagnoles contribue à la fuite d'une grande partie de ce corps et aux massacres de nombreux soldats français au Danemark, cet événement affecte particulièrement Bernadotte[17]. En 1809,

[15] Bernadotteska Arkivet, Karl XIV Johan, Stockholm, Kungliga Slottet, carton 48-49, « Lettre du maréchal Bernadotte à l'Empereur, le 19 septembre 1806 ».
[16] *Ibidem.*
[17] Magnus Mörner, *El marquès de la Romana y el mariscal Bernadotte : la epopeya singular de la division del norte en Dinamarca (1808)*, Madrid, Centro de Estudios Constitutionales, 2005, p. 100-108.

Bernadotte a de grandes difficultés pour gérer ses Saxons qui attaquent dans le désordre le plus total lors de la bataille de Wagram, cet événement faillit coûter au maréchal la dégradation pure et simple[18]. Paradoxalement, les soldats alliés soutiennent Bernadotte et admirent sa personnalité, lui le simple soldat devenu maréchal puis prince et, dès 1810, prince héréditaire de Suède. Afin de mieux comprendre cette deuxième carrière militaire de Jean-Baptiste Bernadotte devenu Charles Jean (Karl Johan), prince héritier de Suède, il faut revenir en 1806 à Lübeck et évoquer un aspect bien particulier des relations entre officiers européens pendant les guerres napoléoniennes.

## Les fraternisations entre officiers conduisent Bernadotte sur le trône de Suède

Après la bataille d'Iéna (14 octobre 1806), Bernadotte est chargé de poursuive les Prussiens de Blücher qui espèrent pouvoir embarquer sur des navires anglais à Lübeck, c'est là que sont capturés des troupes de la garde royale suédoise[19]. La Suède qui a participé aux deuxième et troisième coalitions contre la France est considérée comme un ennemi naturel de la Révolution française. Toutefois, en 1806 les Suédois cherchent surtout à conserver la Poméranie. Bernadotte traite alors avec beaucoup d'égards les officiers suédois issus de très anciennes familles nobles. Il les invite à sa table, en particulier le colonel comte Gustave Mörner et le major de la Grange[20]. Il fait également restituer leurs chevaux et leurs bagages aux officiers subalternes. Mörner rapporte que Bernadotte l'a beaucoup questionné sur la Scandinavie. Toutes ces conversations se déroulent en français car la plupart des officiers nobles suédois parlent la langue de Voltaire, héritage des Lumières et de la francophilie du roi Gustave III qui a régné de 1771 à 1792.

Trois ans plus tard, en mars 1809, les généraux suédois renversent leur roi Gustave IV Adolphe qui les a conduit au désastre contre la Russie et la France, désastre qui a engendré la perte de la Finlande. Le major de la Grange est alors envoyé auprès de Bernadotte qui gouverne les villes hanséatiques afin de solliciter une suspension d'armes pendant cette période difficile de la vie politique intérieure suédoise. Bernadotte le reçoit très

[18] Frédéric Naulet, *Wagram (5 et 6 juillet 1809), Le canon tonne sur les bords du Danube*, Paris, Economica, 2009, p. 244.
[19] Gabriel Girod de l'Ain, *Bernadotte, chef de guerre et chef d'État*, Paris, Perrin, 1968, p. 241.
[20] Dunbar Plunket Barton, *Bernadotte*…, ouv. cité, p. 204-205.

chaleureusement à Dresde et met à sa disposition son aide de camp pour l'accompagner à Paris et porter sa requête avec son appui[21]. Mieux encore, Bernadotte prend l'initiative de suspendre toute opération contre les Suédois et même d'accueillir leurs navires dans les ports hanséatiques avant l'avis de napoléon. Ce dernier accepte dans un premier temps cette attitude de Bernadotte, mais lui reproche par la suite après Wagram.

À Wagram, le 5 juillet 1809, Bernadotte ne peut empêcher la débandade de ses soldats saxons et la perte du bourg (reconquis le lendemain lors de la bataille du même nom), il les gratifie quand même d'un « ordre du jour flatteur »[22] selon la tradition, celui-ci, normalement à usage interne, est reproduit dans la presse allemande ce qui attire sur Bernadotte les foudres de ses collègues maréchaux et surtout celles de Napoléon qui écrit un démenti au ministre de la guerre. Bernadotte se retrouve alors rapidement sans commandement. C'est à ce moment que son destin bascule grâce à ses amis suédois.

La noblesse suédoise choisit Charles XIII, oncle de Gustave IV Adolphe, comme nouveau souverain. Mais Charles XIII est âgé, malade, et sans descendance. Il faut lui trouver un successeur à adopter. Le premier choix se porte sur un jeune prince danois Christian-Auguste d'Augustenbourg, mais celui-ci meurt suite à une chute de cheval. Mörner et toute une partie de la noblesse militaire suédoise se tournent alors vers Bernadotte, pour eux c'est le « sabre » idéal car ils restent convaincus de ses qualités de chef de guerre[23]. Ils font donc campagne pour lui et pour un retournement d'alliances, la Suède rejoignant le camp de Napoléon. L'empereur des Français, d'abord réticent, se laisse finalement convaincre sans que son maréchal accepte de jurer fidélité à la France pour autant. Une nouvelle phase commence. Bernadotte se convertit au luthéranisme et promet de respecter la constitution suédoise imposée à Charles XIII qui limite son pouvoir. Il prend le nom de Charles Jean et arrive en Suède avec son fils Oscar âgé de onze ans[24].

## Prince héritier, commandant en chef des armées suédoises et de l'armée alliée du Nord (1810-1814)

[21] Margareta Beckman, *Jean-Baptiste Bernadotte. Från revolutionssoldat till svensk kronprins*, Stockholm, Prisma, 2003.
[22] Dunbar Plunket Barton, *Bernadotte*…, ouv. cité, p. 228.
[23] Gabriel Girod de l'Ain, *Bernadotte*…, ouv. cité, p. 260-261.
[24] *Ibidem*, p. 339-356.

Charles Jean, alias Bernadotte, prend vite conscience de l'archaïsme de l'armée suédoise qui transparaît dans ses uniformes, son recrutement encore féodal et la faiblesse de ses effectifs. La Suède compte alors deux millions cinq cent mille habitants et elle a du mal à mettre sur pied une armée de cinquante mille hommes. Le nouveau prince héritier de Suède fait également sienne la théorie des frontières naturelles et juge indéfendable les vastes plaines de Finlande qu'il est censé reconquérir face à une Russie peuplée de quarante millions d'âmes. Dès 1810, il se persuade de l'intérêt d'annexer la Norvège afin de constituer un royaume péninsulaire protégé par les mers et les glaces.

De plus, le blocus continental nuit aux intérêts de la Suède qui échangeait beaucoup avec l'Angleterre, exportant ses bois et ses fers tout en important des cotonnades[25]. Bernadotte ferme donc les yeux sur la contrebande, provoquant la colère de Napoléon qui fait occuper la Poméranie suédoise le 20 janvier 1812. Bernadotte agit alors en prince suédois, comme il l'avait promis, et il se rapproche du tsar Alexandre I$^{er}$ avec lequel il se lie d'amitié, ce dernier, élevé par le précepteur suisse Frédéric de La Harpe, parlait parfaitement français[26]. Une entente secrète entre le tsar et le prince héritier de Suède est signée en avril 1812. Elle stipule que Bernadotte doit attaquer Napoléon sur ses arrières si celui-ci envahit la Russie, en échange la Suède recevra la Norvège prise au Danemark, allié indéfectible de la France.

Toutefois, Bernadotte se montre très prudent et il attend le désastre de la retraite de Russie pour entrer en action. Le tsar ne lui en tient pas rigueur et en 1813 il lui offre le commandement de l'une des trois armées coalisées : celle du nord composée de Russes, de Prussiens et de Suédois. À la tête de cette force de plus de 100 000 hommes il défend d'abord Berlin en battant Oudinot à Grossbeeren puis Ney à Dennewitz pendant l'été 1813. Il utilise habilement la forte motivation des Prussiens revanchards après leur humiliation en 1806. Ces derniers se révèlent prêt à tout pour défendre leur capitale, mais ils se plaignent aussi de supporter l'essentiel des combats. Élément intéressant, une partie des Saxons capturés dans ces batailles offrent de former une légion de volontaires au service de Bernadotte en souvenir de Wagram.

[25] Jean-Marc Olivier, « La politique économique de Charles XIV Jean de Suède-Norvège (1810-1844) : entre pragmatisme et vision à long terme », *Revue d'histoire nordique*, n° 6-7, 2008, p. 165-174.
[26] Marie-Pierre Rey, *Alexandre I$^{er}$*, Paris, Flammarion, 2009.

Bernadotte prévoit surtout la bataille finale de Leipzig et il réussit, à l'image de napoléon, à concentrer suffisamment rapidement les troupes alliées afin qu'elles bénéficient d'une supériorité numérique très nette lors de cet affrontement décisif appelé « la bataille des nations »[27]. L'issue du combat ne fait plus de doute à partir du moment où les Saxons changent de camp à la surprise générale comme le rapporte Coignet[28]. On ne sait pas exactement quel rôle a joué Bernadotte dans ce retournement, mais l'attachement personnel des troupes à leurs officiers n'y est certainement pas étranger. Les Saxons, déjà hésitants en 1809, savent que leur ancien chef est dans l'autre camp, aux côtés des Prussiens qui parlent leur langue.

Après Leipzig, Bernadotte qualifié de « libérateur de l'Allemagne » par Mme de Staël, refuse d'entrer en France avec ses troupes suédoises[29]. Avec l'accord du tsar il marche sur le Danemark dont il bouscule facilement les troupes afin d'obtenir la Norvège par le traité de Kiel le 14 janvier 1814. Mais les Norvégiens refusent ce changement de tutelle, ils sont encouragés dans ce sens par le gouverneur de Norvège, le prince Christian-Frédéric, propre cousin du roi de Danemark Frédéric VI. Une insurrection éclate et une assemblée de délégués se réunit à Eidsvold pour proclamer l'indépendance du royaume de Norvège le 17 mai 1814 et élire Christian-Frédéric roi à condition qu'il accepte la constitution d'Eidsvold qui limite son pouvoir.

Toutefois, dès juillet 1814 Bernadotte pénètre en Norvège à la tête de l'armée suédoise. Il l'emporte facilement sur les modestes forces norvégiennes peu expérimentées, mal équipées, et plutôt habituées à des embuscades comme celle de Trangen en 1808 quand Gustave IV Adolphe de Suède avait tenté d'envahir la Norvège sans succès[30]. Mais Bernadotte se montre diplomate et sa connaissance des peuples européens le rend perspicace. Il n'écrase pas les Norvégiens et reconnaît la constitution d'Eidsvold[31]. Il devient roi de Norvège sans opérer une fusion de ses deux royaumes, les Norvégiens conservant une large autonomie dans la

[27] Bernadotteska Arkivet, Karl XIV Johan, Kungliga Slottet, Stockholm, carton 57, « Campagne de 1813 » ou « Tyska kriget [guerre allemande] », la liasse n° 8 contient différents cahiers dont le premier consacré aux tableaux militaires, à la conscription ou à l'artillerie, et le cinquième contenant la correspondance liée à la campagne.
[28] Jean-Roch Coignet, *Les cahiers du capitaine Coignet*, Paris, Arléa, 2001.
[29] Michel Winock, *Madame de Staël*, Paris, Fayard, 2010.
[30] Didrik Schnitler, *Blade af Norges krigshistorie*, Kristiania [Oslo], 1895.
[31] Bernadotteska Arkivet, Karl XIV Johan, Kungliga Slottet, Stockholm, cartons 227 et 228, « Norvège, 1812-1815 ».

gestion de leurs affaires intérieures[32]. Cette prudence peut aussi s'expliquer par la volonté de ne pas choquer l'opinion publique anglaise que les Norvégiens avaient appelée à leur secours.

L'homme de guerre Bernadotte a surtout retenu la phrase de Robespierre : « Personne n'aime les missionnaires armés »[33]. Il l'a faite sienne et amorce ainsi une longue période de paix pour ses deux peuples. Son règne s'achève en 1844 et son fils lui succède sans difficulté. La suède et la Norvège connaissent pendant ce premier XIX$^{e}$ siècle un intense développement économique à l'abri de frontières bien établies et gardées par une armée modernisée. La dynastie des Bernadotte, qui règne toujours en Suède, est donc la seule créée (indirectement) par Napoléon qui ait survécu à la tourmente des restaurations.

[32] Lars O. Lagerqvist, *Karl XIV Johan, en fransman i norden*, Stockholm, Prisma, 2005.
[33] *Œuvres de Maximilien Robespierre*, Enghien-les-Bains, Édition du Centenaire de la Société des études robespierristes/Éditions du Miraval, 2007 (1$^{ère}$ édition en 1954), volume VIII, p. 81-82.